

Juste avant de tourner la page

En décembre 2021, c'était la création du spectacle *Histoires racontées par les arbres aux humains capables de les entendre*, dans le cadre du festival *Opération lumières* de La Brède (Gironde)

« Il se dit de celle qui rapporte ces étranges histoires d'arbres qu'elle serait une sorcière... » *« Un jour, les arbres ont décidé – et je vous parle d'un temps que les moins de trois-mille ans ne peuvent pas connaître – que les humains seraient exclus de la compréhension de leur langue. »* La sorcière en question, seule initiée à la langue arboricole par le Doyen des arbres, est envoyée en ambassadrice pour nous rapporter le témoignage d'un platane, un cerisier, un cèdre du Liban et un... arbre mal-nommé. »

Plusieurs spectateurs m'ont demandé si le texte de ce spectacle était édité, ce qui n'était pas le cas. Mais, me suis-je dit alors, pourquoi ne pas compléter ces trois contes par d'autres histoires. Je suis donc allée consulter mon ami Platane qui habite quelque part (je ne vous dirai pas où) le long du fleuve et lui ai suggéré de me donner des idées.

Il s'est d'abord mis à rire doucement. Puis c'est devenu un fou rire... un vrai fou rire de platane. Vous avez déjà entendu un arbre rire ? C'est très doux d'abord puis ça prend tout l'espace et ça vous enveloppe comme un châle de laine très chaud.

Mais brusquement mon ami est passé du rire à la colère. « Comment ? Tu me demandes de te suggérer des histoires à raconter à des humains qui sont incapables de lever la tête vers une canopée plus de quinze secondes d'affilée, qui sabotent plus qu'à leur tour la nature qui les entoure, les fait vivre et... »

Bref il n'était pas content du tout, mon ami Platane et j'ai cru

sur l'instant qu'il allait rompre notre amitié qui date pourtant de plus de vingt ans. J'ai balbutié des excuses, ai tenté de lui expliquer qu'en fait, ce que je voulais dire, c'était qu'on ne publie pas un livre avec trois malheureuses histoires et...

« ... oui malheureuses, tu peux dire malheureuses, ça, c'est exact. Sans compter le gaspillage de papier pour écrire des sornettes... et il vient d'où le papier ? Hum ? »

Alors là, c'est moi qui me suis fâchée pour le coup ! J'ai fait remarquer à mon ami qu'il me répète depuis des années qu'il faudrait que les humains réalisent le massacre qu'ils font avec les forêts, les animaux, les oiseaux... et c'est même lui qui m'avait encouragée à créer le spectacle que nous avons présenté l'an dernier pour témoigner de l'hécatombe à venir, et c'est encore lui qui m'avait d'abord demandé de raconter l'histoire du platane et du cerisier et puis qui m'avait envoyé visiter son pote Cèdre du Liban qui était en colère contre les humains et qui voulait que je témoigne, et puis...

Bref. J'étais froissée. Offusquée même on peut dire devant ce manque de reconnaissance de mes efforts accomplis et la mauvaise foi de mon ami Platane aussi.

Bon, je me suis assise à son pied.

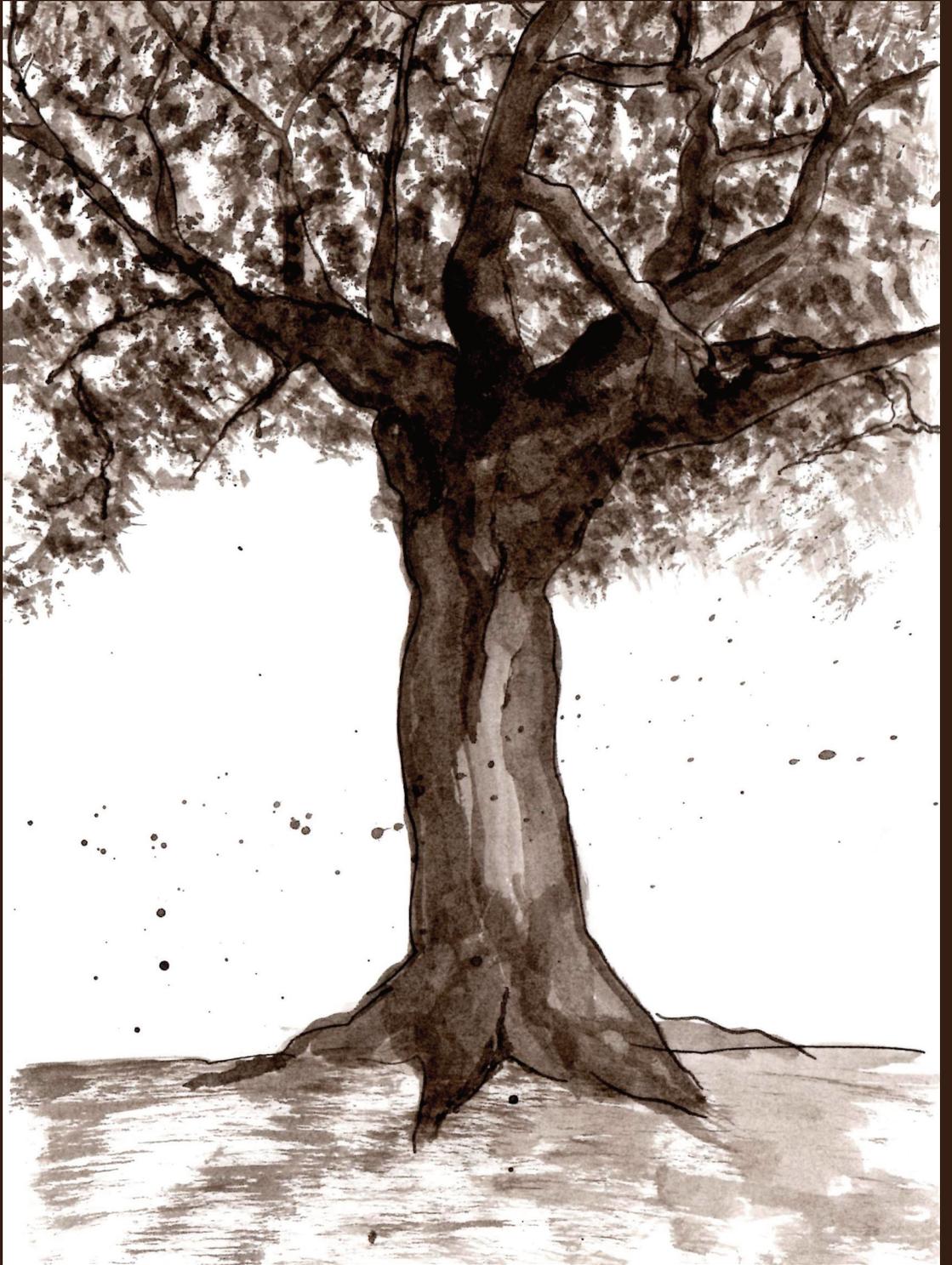
Et j'ai boudé. Mais vraiment boudé.

J'ai sorti mon petit calepin où j'avais déjà écrit les trois contes du spectacle et tout en griffonnant, j'ai attendu que Monsieur Platane décolère.

En fait mon ami est un peu soupe au lait et très vite il s'est calmé en sentant mon dos contre son écorce.

Et je n'ai eu qu'à patienter, le temps que notre brouille se dilue dans le doux bruit du fleuve, avant qu'il ne me suggère (toujours un peu ronchon quand même !) quelques idées.

Voilà. Vous pouvez tourner la page.



*Ce livre est dédié à mes confrères et consœurs
Écrivains Associés du Théâtre de la Délégation Méditerranée
avec lesquels je partage depuis des années
des moments forts pleins de générosité et de bienveillance*

*Allons donc avec emportement.
Avec ce mouvement excessif
qui fait qu'à la fin l'épaule se brise.
Il ne reste que la soif pour inventer des mondes
moins affligeants que ce monde.*

André Velter
La vie en dansant

De l'arbre à l'Homme

Tu me demandes si j'accepte d'être ton ami et j'espère que tu ne m'en voudras pas, tant j'ai tardé à te répondre. C'est que j'ai dû prendre sur moi, ajuster mes tremblements, mes craquements de vieux perdu au milieu du désert.

Je sens parfois – cela dépend des jours bien sûr – que je vais sur ma fin. Cela ne me réjouit pas même si je sais que toute vie doit s'achever mais je sais aussi l'importance que ma vie justement a pour certains et cela m'invite à durer. C'est une question de responsabilité.

Tu me demandes donc si j'accepte d'être ton ami et je crains de devoir te donner une réponse en forme de questions successives.

Allons... cependant maintenant que j'ai commencé, je devrai aller au bout de cette lettre que je tente de t'écrire, cher Manou. Tu me demandes si je veux être ton ami mais m'as-tu réellement regardé une fois dans ta vie ? Regardé comme on regarde ceux qu'on aime, de cette attention décuplée par l'aspiration de comprendre l'autre. Souvent je t'ai vu devant moi l'œil distrait, presque me survolant. Certes le verbe survoler ne convient pas tout à fait si on se réfère au rapport de taille entre nous ! Qu'importe. C'est la perception que j'en avais. Je ne t'ai jamais surpris à m'envisager dans le détail. Et on sait bien que c'est dans l'observation des détails qu'on arrive au Tout. Souvent je te donnais des signes, caressant ton visage au passage, ou te gratifiant d'une légère tape dans le dos pour me signaler à toi. Je constatais alors que tu ne faisais que passer finalement. Ma présence n'était décidément pour toi qu'un décor.

Et donc voilà que tu me demandes Manou si j'accepte d'être ton ami. Avant cette prière que tu me fais aujourd'hui, il eût fallu que tu lèves la tête afin d'entendre le chant de mes

hauteurs, léger lorsque tu venais vers moi les jours de grand beau temps, quand le soleil n'était pas écrasant et que la brise signait nos danses. Nous étions, mes semblables et moi en ample conversation, ployant du haut de notre être pour dompter notre ancrage. C'est qu'une fois plantés ici ou là, nous n'avons jamais eu cette tendance à la bougeotte qui te caractérise Manou. Ceux des nôtres qui l'ont eue en tous cas se sont déracinés.

Bien sûr certains parmi nous marcottent, manière pour nous de faire des petits pas ; en réalité ce ne sont que prolongements de notre immobilité congénitale.

Nous dansions donc te disais-je, tous ensemble du plus haut de nos bras au rythme de la brise, dans un CHHHHHHHHHH répété, long comme une odyssee et nous nous racontions toutes sortes de légendes d'Éole, des histoires d'oiseaux fidèles aussi revenant chaque printemps nous dire leur voyage d'hiver. Nous complotions avec les écureuils qui savent si bien nous gratter. Et les grues, lorsqu'elles revenaient d'Afrique, nous contaient depuis là haut comment de l'autre côté de la mer les singes jouent avec les baobabs, volant d'une branche à l'autre. Nous en rêvions, de cet hominien qui souplement ferait l'ami, passant de l'un à l'autre de nous, d'une main agile et d'un corps souple. Nous l'aurions aidé, nous savions cela, nous aurions élastiqué nos branches pour lui donner l'élan nécessaire dans sa visite de courtoisie à chacun d'entre nous.

Mais toi Manou - et c'est le paradoxe - quand tu viens tu n'es pas là. C'est étrange, cette contradiction. Tu es sensé me rendre visite et tes yeux sont voilés ou bien regardent ailleurs. Tu es plein de paroles comme tous les tiens. Tu bavardes, tu te perds dans les mots mais regardes-tu vraiment autour de toi ?

Tu me demandes si j'accepte d'être ton ami mais tu oublies de